

ANTOINE MAIRE

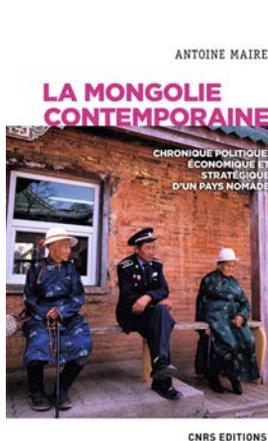
LA MONGOLIE CONTEMPORAINE

CHRONIQUE POLITIQUE,
ÉCONOMIQUE ET
STRATÉGIQUE
D'UN PAYS NOMADE



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



La Mongolie contemporaine

Chronique politique, économique et stratégique d'un pays nomade

La Mongolie est principalement connue en Europe pour les conquêtes du plus illustre de ses empereurs, Gengis khan, ou pour la survivance d'un nomadisme pastoral. Ces deux éléments expliquent l'attrait d'un nombre grandissant de touristes en quête d'exotisme et d'authenticité, et suscitent une production littéraire variée, notamment de nombreux récits de voyage. Ce pays, qui a connu des bouleversements importants au cours des dernières décennies, reste pourtant méconnu en

France, et ailleurs dans le monde. Une étude consacrée aux évolutions politiques, économiques et stratégiques s'imposait.

La Mongolie se distingue par quatre caractéristiques majeures : la centralité du secteur minier, l'héritage du socialisme, l'enclavement géographique, et le nomadisme pastoral. Ces éléments ont été au cœur des mutations de ce pays après sa révolution démocratique de l'hiver 1989-1990. Après avoir été le second pays au monde à adopter un mode de développement socialiste, la Mongolie a embrassé la démocratie et le capitalisme lors d'un processus de transition non-violent, exposant le pays à des défis économiques, sociaux et identitaires importants.

À quoi ressemble donc la Mongolie d'aujourd'hui ? Quelle est l'articulation entre les dynamiques économiques et politiques de ce pays asiatique richement doté en matières premières ? Quels sont les grands enjeux géopolitiques auxquels font face les autorités ? Quelle nouvelle stratégie de sécurité ont-elles élaborée face à leurs deux voisins géants, la Chine et la Russie ? Dressant le portrait de cette « nouvelle » Mongolie, Antoine Maire nous introduit à son parcours original et complexe, loin des clichés parfois véhiculés sur ce pays.

Antoine Maire est chercheur associé à la Fondation pour la Recherche Stratégique (FRS). Il a été chargé de mission au ministère des Armées, où il a suivi les évolutions stratégiques en Asie du Nord-Est, et notamment en Mongolie. Il a publié Les Mongols, insoumis (Ateliers Henry Dougier, 2016).

La Mongolie contemporaine

Antoine Maire

La Mongolie contemporaine

*Chronique politique, économique
et stratégique d'un pays nomade*

Préface de Jacques Legrand

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

À mes grands-parents.

Préface

*par Jacques Legrand, professeur émérite de langue
et littérature mongoles à l'INALCO,
ancien Président de l'INALCO*

Quel qu'en soit le sujet, la lecture d'un livre fort et riche est toujours un peu une aventure autobiographique pour le lecteur lui-même. Plus encore, quand il connaît déjà l'auteur et que des souvenirs du parcours ayant mené à cette parution les réunissent. La matière du livre ramène son lecteur, avec une plus ou moins grande insistance, à ses propres observations ou réflexions mais aussi au fil de ses expériences. Cette évidence, souvent ressentie dans *La Mongolie contemporaine*, est pour moi manifeste. Moins pour avoir accompagné jusqu'à sa soutenance Antoine Maire, qui avait souhaité me consulter au début du travail sur sa thèse de doctorat *La Mongolie, entre dépendance et politiques développementalistes 1990-2016*, source majeure du présent ouvrage, que pour avoir retrouvé dans sa découverte des réalités mongoles des échos, profonds mais aussi parfois anecdotiques, du parcours, qui avait porté mes pas vers la Mongolie près d'un demi-siècle plus tôt, souvent si proches malgré l'écart des générations.

Collaborateur du premier Ambassadeur de France dans la Mongolie socialiste dont il est bien souvent question sous la plume d'Antoine Maire, il me fallait alors découvrir et comprendre un pays et une société dont les images en Occident étaient encore bien floues. Des phénomènes et des événements qui nous semblent aujourd'hui enfouis dans les profondeurs de l'Histoire étaient en 1967 d'une actualité encore récente. Qu'il s'agisse de l'admission de la Mongolie à l'ONU en 1961 ou de son adhésion en 1962 au CAEM (le « Comecon » de l'époque), qui faisait du pays un membre du camp socialiste presque « comme les autres », ces épisodes qui viennent en bonne place dans le livre ne remontaient alors qu'à cinq ou six ans, de même que la généralisation des coopératives dans les

campagnes ne s'était achevée que moins de dix ans auparavant et que la planification socialiste ne datait alors que d'à peine plus de 20 ans. Un temps bref qui semblait avoir alors acquis son inscription dans la longue durée. Dans le regard projeté sur ces réalités s'entrecroisaient étrangement des changements rapides, parfois brutaux, et des continuités ou des permanences apparemment inamovibles. C'était le cas le jour où un troupeau de chameaux, refusant de s'engager sur le pont qui franchit la Tuul à la sortie, à l'époque, de la capitale mongole, avait bloqué plusieurs heures durant la circulation entre la ville et l'aéroport. C'était également le cas dans la pratique courante de nos interlocuteurs mongols au sein des administrations de prendre leurs notes en écriture mongole-uirgour : l'adoption officielle du cyrillique remontait à 1941, mais son entrée effective en usage ne datait que des années cinquante encore si proches.

L'ouvrage frappe par la qualité de son travail de documentation et de son travail de terrain. Plus encore, les investigations s'appuient sur plus de quatre-vingts entretiens avec des personnalités de profils très divers, chercheurs, publicistes, décideurs et acteurs politiques et économiques. Un accès direct aux évolutions et aux problématiques en cours qui donnent un poids particulier aux analyses de l'auteur. Antoine Maire échappe ainsi avec bonheur à des images souvent stéréotypées et figées qui peuplent si souvent encore les images de ce pays.

Les tentations auxquelles sacrifient trop de travaux – y compris de recherche – sur la Mongolie contemporaine consistent à n'y voir soit que la nouveauté qui fascine soit, au contraire, qu'une continuité indistincte. Dans un cas, les sources et racines des événements – ici le changement de régime politique et économique que connaît la Mongolie au tournant de 1989-1990 et des années qui suivent – ne sont que les contrecoups de bouleversements extérieurs. Dans l'autre, chacune des étapes précédentes n'est pas perçue dans sa complexité propre et le passé se trouve renvoyé comme un bloc dont les logiques mouvantes et les ruptures sont ignorées et dont les effets deviennent indéchiffrables. Il en résulte des erreurs de fait et des à-peu-près qui touchent tout l'arrière-plan historique. C'est souvent le cas pour les rappels concernant la période socialiste, vue comme un tout uniforme sur l'ensemble de sa durée et dont est proposée par conséquent une perspective écrasée. C'est au contraire très justement qu'Antoine Maire pose, dès son avant-propos que « l'ouvrage entend

également insister sur l'idée que cette "nouvelle" Mongolie n'est pas forcément si neuve qu'il y paraît, mais que nombre de dynamiques observables aujourd'hui trouvent leurs racines dans le système social des Mongols », entendez dans les multiples formes et périodes au cours desquelles cette société s'est constituée et transformée.

La question centrale des interactions entre économie, société et politique est en elle-même presque banale. Ce qui l'est moins, c'est d'en repérer les marques et d'en trouver les échos au cœur des héritages de la société mongole de période en période, sous des formes souvent surprenantes. Ceci veut dire que des mécanismes sociaux complexes entraînent d'une époque à une autre des conséquences dont les sources remontent non seulement à ce système social qu'Antoine Maire a raison d'évoquer, mais y compris à ses ruptures et à ses dysfonctionnements. C'est ce que met en évidence, à la veille des changements politiques du début du xx^e siècle, la constitution d'un phénomène en principe étranger au devenir « normal » du nomadisme pastoral, dont la logique et la viabilité reposent sur la dispersion de petits groupes humains tirant leurs ressources de troupeaux composites au cheptel en principe limité : la constitution entre les mains du clergé des monastères bouddhistes d'une grande propriété en bétail. Ce phénomène assez complexe prend racine dans la décomposition au xix^e siècle du système politique et administratif instauré par la domination sino-mandchoue des Qing au fur et à mesure que s'accélère et s'approfondit la crise qui débouche sur la chute de l'empire.

Les conséquences politiques et économiques de cette crise sont considérables : alors que l'empire mandchou s'était appuyé dès le xvii^e siècle sur l'aristocratie laïque locale, descendante de Gengis khan, pour assurer l'administration de la Mongolie (et assurer, outre la gestion courante, des missions régaliennes vitales, dont l'entretien des relais de poste et des postes de garde aux frontières avec la Russie), la population assujettie, qu'il s'agisse des foyers affectés aux unités administratives territoriales (*albatu*, *sumun-u arad*) ou des *qamžilg-a*, sujets personnels des princes et nobles, est soumise à la pression croissante tant des prélèvements « publics » et privés de toutes natures qu'à l'action d'un commerce usuraire chinois de plus en plus entreprenant, qui organise l'endettement des Mongols pour drainer vers la Chine une quantité croissante de bétail, mais aussi d'argent-métal. En quelques décennies, l'effet est double : d'une part,

de nombreux éleveurs dont le cheptel tombe sous le seuil de viabilité et de reproduction du troupeau, désertent leur unité d'affectation et se réfugient auprès d'un monastère, la prise en charge de leur survie par le clergé étant acquise grâce au don de leurs dernières bêtes qui accroissent d'autant les troupeaux du clergé, devenus pléthoriques. D'autre part, devant cette fuite de ses sujets et de leur cheptel, l'aristocratie rencontre des difficultés croissantes à remplir les missions administratives, militaires et politiques qui lui incombent et, dans ces conditions, ne tarde pas à subir une érosion de son autorité qui lui nuit lourdement dans les premières années du xx^e siècle.

À partir du milieu du xix^e siècle, les relais de poste, institution pourtant essentielle au fonctionnement de l'administration, se dégradent de façon très sensible. Les monastères sont alors de plus en plus sollicités, et rémunérés, pour qu'ils fournissent montures et courriers et assurent le service des relais. Il en va d'ailleurs de même du fonctionnement des services caravaniers qui assurent à la même époque le transit des marchandises entre le nord de la Chine et la frontière russe. Les monastères, outre la domination sur leurs propres sujets, mettent simultanément en œuvre un autre mode de rentabilisation du cheptel considérable que leur apporte les dons : ne pouvant évidemment en assurer la gestion directe, ils développent un système de prêt-location de bétail (*zisa-jin mal / žasyn mal*) au reste de la population mongole, tant noble que roturière, à des conditions avantageuses mais qui créent un lien et une dépendance d'autant plus puissants que les bêtes prêtées sont ce qui permet souvent au bénéficiaire de maintenir son cheptel au-dessus du seuil de viabilité de son exploitation. C'est dans cet entrecroisement de facteurs, associés à de nombreux autres, que se profila une évolution qui contribua à modeler le visage de la Mongolie du tournant des xix^e et xx^e siècles : alors que les effets de la crise et la subordination de l'aristocratie laïque au pouvoir impérial étranger sapèrent son autorité, sa fortune et sa légitimité, le clergé bouddhiste réussissait à la fois pour sa part à consolider sa prospérité et à réunir sous son autorité une population croissante. Sans prétendre trouver là une explication exhaustive des évolutions marquant le début du xx^e siècle, il apparaît à l'évidence que ces faits à la fois économiques et socio-politiques et leurs interférences jouèrent un rôle direct et non négligeable dans l'émergence d'un nouveau régime politique, théocratique, lors du retour de la Mongolie à l'indépendance en

1911 puis dans le cours de la révolution de 1921 et des décennies qui lui fit suite.

D'autres exemples nous rapprochent plus directement de la temporalité du livre d'Antoine Maire, qui décrit très bien comment les acteurs centraux des changements de 1989-1990 furent bien pour une large part les jeunes élites et, pour beaucoup, les enfants de cadres importants et de dirigeants du régime socialiste et du parti au pouvoir. Tout au plus pourrait-on souligner des circonstances qui rendent cette continuité et ses effets encore plus parlants : d'une part, la génération des pères de ces jeunes intellectuels a elle-même connu un itinéraire souvent singulier et compliqué. Eux-mêmes et leurs prédécesseurs immédiats ont été des acteurs de l'édification du nouveau régime lors de la période révolutionnaire, occupant souvent très jeunes dès les années 1920 à 1940 des postes de haute responsabilité qui les ont associés au pouvoir, mais aussi exposés aux vicissitudes et aux répressions qui accompagnent alors ces temps troublés. Ajoutons qu'ayant généralement étudié à l'époque en URSS, ils s'y étaient aussi beaucoup mariés et que nombre de jeunes intellectuels mongols nés dans les années 1950 ou 1960 étaient de mère russe. Plus important, alors que la formation dans l'enseignement supérieur mongol (l'Université d'Ulaanbaatar, fondée en 1942, fut suivie de plusieurs autres institutions) ou à l'étranger (URSS et démocraties populaires) avait contribué à partir des années 1970 à la préparation d'un contingent non négligeable de cadres et de spécialistes de multiples disciplines, les prémices du ralentissement et de la crise qui fournit, avec le contexte international, une des bases de l'effondrement du régime dans les années 1980 empêche ces jeunes hautement formés, et donc frustrés, de trouver dans leur pays des emplois répondant à leur qualification.

C'est ainsi par des médiations multiples, souvent des chemins détournés dont les traces dans la mémoire explicite ont de plus été masquées ou manipulées, que se construisent les rapports entre une société et ses racines.

Une question centrale – qu'Antoine Maire soulève clairement – revient aux relations que la société mongole en transition entretient avec ses héritages profonds. Une place majeure revient ici de droit au pastoralisme nomade. Or, si le qualificatif « nomade » – vocable étranger, faut-il le rappeler, aux nomades eux-mêmes – est bien évoqué par de nombreux auteurs, c'est plus pour en faire un élément

d'identité fermée, souvent psychologisant, ou le terme d'un contraste généralement violent avec la culture des sociétés sédentaires, que pour en comprendre les modes d'organisation et de fonctionnement. Le pastoralisme nomade mongol y est largement essentialisé comme une entité homogène, immuable et univoque, remontant à des stades primitifs de l'Histoire de l'humanité. En outre, cette caractérisation du nomadisme est opérée à l'aide de catégories et de références systématiquement propres aux cultures, codes et valeurs sédentaires, qu'elles soient rurales ou urbaines (un des plus récents et étranges avatars de cette démarche se révèle dans les tentatives promouvant contre l'emploi « nomadisme » – sous l'effet je le crains de l'actuel usage vulgaire du terme pour qualifier des objets portables comme les smartphones – le recours à l'expression « élevage mobile », comme si la mobilité était en quoi que ce soit ce qui définirait le pastoralisme nomade et comme si la mobilité ne présidait pas elle-même à l'élevage sédentaire, qu'il s'agisse de la rotation des pâtures, des innombrables variantes d'estivage, alpages et autres transhumances). Ainsi l'impasse est-elle faite sur un grand nombre de caractères constitutifs de ce mode de développement humain à la fois profondément original mais qui partage aussi des pans entiers du devenir commun de l'humanité.

C'est justement un des mérites essentiels du livre d'Antoine Maire que de se soustraire résolument à cette fatalité et d'intégrer la profondeur des racines de la société mongole à son analyse des réalités contemporaines et donc même de son économie et de sa politique. À très grands traits, le pastoralisme nomade entrecroise des faisceaux de facteurs et de circonstances qui façonnent son histoire et en marquent à la fois les origines, les formes techniques et les modes d'organisation sociaux et politiques. L'émergence du pastoralisme nomade ne traduit en aucune manière une forme originelle de l'humanité et la formulation encore courante jusque dans des manuels scolaires : « à l'origine, l'homme était nomade puis s'est sédentarisé » énonce une contre-vérité. En ne donnant au terme « nomade » qu'une extension floue réduite à l'errance, une confusion est opérée entre les grands mouvements de colonisation par l'homme d'espaces de plus en plus étendus, eux-mêmes – phénomène de longue durée façonnant pour une part le processus d'homínisation dans son ensemble, distinct des migrations des périodes historiques plus récentes – et la formation tardive d'un système d'organisa-

tion et d'un mode de vie fondés sur le pastoralisme nomade. Pour pouvoir parler de pastoralisme ou de nomadisme pastoral, encore faut-il que la domestication animale en ait constitué un préalable et se soit développée sur une échelle suffisamment large. Or, ce phénomène majeur de la période néolithique est conditionné par une autre caractéristique essentielle de cette période : la sédentarisation.

Le pastoralisme nomade apparaît donc comme postérieur au néolithique et prend naissance dans les transformations qui accompagnent celui-ci et en modulent les effets, en particulier la croissance démographique. Les espaces de l'actuelle Mongolie abondent en témoignages de sites et d'outillage de production agricole néolithique. Il en va de même d'autres activités, comme la pêche, qui témoignent de la diversité et de la complexité des modes de vie sédentaires pratiqués alors. Et il est capital de comprendre que le pastoralisme nomade n'est pas le prolongement des modes d'existence antérieurs à la sédentarisation mais qu'il est au contraire un héritier paradoxal de cette dernière, dans des conditions transformées qui imposent de nouveaux choix. Facteur à coup sûr déclenchant, alors que le climat avait connu un optimum vers les VII-VI^e millénaires av. n. è., la région subit aux V-IV^e millénaires une aridification et un refroidissement accentués, dont l'effet majeur est surtout de rendre progressivement plus sensible la déconnexion des courbes de l'humidité et des températures et de provoquer ainsi des irrégularités croissantes, de plus en plus difficiles à maîtriser.

C'est au cours des siècles qui suivent que se posent aux populations concernées des dilemmes de plus en plus cruciaux dans des conditions qui ne peuvent rester sans effets. Sans retomber dans des débats périmés sur un déterminisme géographique et climatique direct et inéluctable, il est clair que les cadres écologiques ne peuvent être sous-estimés. Mais ce n'est pas la raréfaction et la dégradation des conditions naturelles qui, par elles-mêmes, fournissent les réponses et les issues. C'est bien en termes de stratégies de développement, de perception des rapports coûts-bénéfices, de choix plus ou moins urgents et cruciaux que se posent, avec une stupéfiante actualité, les problèmes auxquels sont confrontées de nombreuses populations de la vaste ceinture des steppes eurasiatiques. Au-delà d'un enjeu de survie toujours problématique, deux stratégies majeures émergent, souvent associées ou combinées. L'une de ces stratégies consiste à rechercher par des migrations des espaces aptes

à leur assurer sécurité alimentaire où serait retrouvé le profit des ressources. Mais la migration est hasardeuse et souvent « coûteuse ». Une alternative stratégique essentielle consiste, en transformant et en se réappropriant, en les subvertissant, des paramètres centraux issus de la révolution néolithique, à ne pas abandonner ses bases territoriales mais à modifier fondamentalement la nature et le mode d'accès aux ressources en renonçant à la sédentarité et, plus important peut-être, aux mécanismes fondateurs de l'accumulation. Tel est le pastoralisme nomade. Au détriment de l'agriculture proprement dite, un rôle clef dans le choix et l'exploitation des ressources revient progressivement à l'élevage, qui devient un pastoralisme quasi-exclusif (l'animal fournissant un large éventail de produits, mais amortissant aussi les irrégularités de la nature). Par ailleurs, une organisation sociale émerge, largement dispersée en unités aux effectifs restreints (*ajil*) – maîtrise de la pression du troupeau sur les ressources primaires oblige – entretenant entre elles de savants et omniprésents réseaux de relations d'alliance et de coopération associant proximité des entraides et mise à distance (par exemple pour les impératifs matrimoniaux). Ces deux composantes du pastoralisme nomade mongol sont étroitement enchevêtrées : la pratique pastorale proprement dite, loin d'être une simple fuite devant les éléments ou la recherche aléatoire des herbages ou de l'eau, est un système organisé dans lequel, sauf catastrophe, l'éleveur préserve une station hivernale à partir de laquelle il conduit un cycle annuel d'accès à des pâturages répondant aux besoins complémentaires des multiples espèces qui forment son troupeau, mais aussi d'une mise en épargne des pâturages dont il sait avoir besoin à d'autres moments de l'année. C'est aussi le développement d'un sens de l'observation permanent et pénétrant sans lequel les désordres et l'imprévisibilité de la nature pourraient ne faire qu'une bouchée de ses bêtes et de l'éleveur. De leur côté, l'organisation dispersée de la société nomade et les rapports entre ses membres, aussi étrange que semble aux sédentaires une société reposant sur la dispersion, recèle ses propres modes de cohérence et, comme le souligne très justement Antoine Maire, accorde à la notion de compromis la place d'une valeur positive primordiale. Ces rapports, même les plus élémentaires en apparence (comme organiser entre voisins la tonte des moutons ou le foulage du feutre), sont en effet des réponses aux impératifs d'une production pastorale dispersée, des moments de formation d'une

société et d'une culture, de relations entre les humains, prémices au sein de la société d'une organisation plus large, de l'émergence de dimensions hiérarchiques, de formes de pouvoir, de structures politiques... et jusqu'aux empires. Que ceux-ci puissent emprunter des institutions ou des symboles à des expériences historiques édifiées sur des fondements différents n'a rien d'étonnant ni même d'original – toutes les cultures pratiquent cet art. Il n'en reste pas moins que c'est l'enchaînement et la confrontation de rapports nés de et dans la société nomade qui rend ces emprunts pensables et féconds. Ce sont aussi ces rapports et leurs convergences qui, par un remarquable retour sur eux-mêmes, fournissent son harmonie propre à la notion cardinale de *nutag*, terme que nous traduisons maladroitement par *territoire*, quand l'idée d'espace n'y apparaît pas un instant et alors qu'il décrit de plain-pied le monde concret des rapports entre les humains. En un mot, *nutag* et *territoire* sont donc des synonymes, ces mots qui parlent de la même chose mais pour en tenir des discours différents. Peut-être pourrions-nous préférer, pour traduire *nutag*, le bon vieux terme de *pays*, qui sert aussi bien à désigner des espaces d'ampleur variable qu'un compagnon issu d'un même lieu ou d'un même village.

Au-delà de débats techniques ou philosophiques, ce qui est remarquable et qu'Antoine Maire a su percevoir, sans que chaque acteur mongol en ait obligatoirement conscience à notre époque, est la possibilité que les décisions et événements politiques et économiques, loin de relever de leurs seules logiques contemporaines, puissent être renvoyés à des époques aussi bien encore récentes qu'à des traces plus lointaines, sous des formes multiples – le pastoralisme nomade, comme d'autres modes historiques, étant évidemment loin de s'être transmis comme un héritage immuable. Dans le fleuve bouillonnant des siècles, des millénaires, ce livre focalise à juste titre notre attention sur un clignement d'yeux, trois si brèves décennies. Ce faisant, livre d'économie et de science politique, il prend au mieux sa place dans la riche tradition des recherches mongolisantes. Il aide le lecteur à comprendre – mieux, à imaginer au sens le plus fort de ce verbe – à quel point ce bref instant impose à la fois au devenir d'un peuple son irréversible originalité et demeure le fruit de l'interminable chaîne de ses héritages.

Avant-propos

Cet ouvrage est issu de près de dix ans de recherche consacrés à la Mongolie et à ses évolutions politiques et économiques. Ces dix années m'ont amené à étudier la vie politique de ce pays, les évolutions de sa politique étrangère et de défense, mais aussi l'impact du développement du secteur minier sur la vie politique et économique et sur son positionnement international. Ces travaux m'ont également conduit à interroger les raisons qui fondent l'exception démocratique que constitue aujourd'hui la Mongolie. L'ouvrage intègre l'ensemble de ces questionnements et tente d'y apporter des réponses en dressant le portrait de cette « nouvelle » Mongolie qui a émergé après la révolution et la transition vers la démocratie et l'économie de marché de l'hiver 1989-1990. Il entend également insister sur l'idée que cette « nouvelle » Mongolie n'est pas forcément si neuve qu'il y paraît, mais que nombre de dynamiques observables aujourd'hui trouvent leurs racines dans le système social des Mongols.

Ces dix années de recherche se sont appuyées sur un travail de terrain approfondi basé sur de nombreuses missions d'études réalisées dans le pays. Ces dernières m'ont permis de collecter des données précieuses à la compréhension de ce cas et d'assister à de nombreuses conférences internationales, à des campagnes électorales, à des réunions d'investisseurs ou encore à des conférences scientifiques. Elles m'ont également permis d'échanger régulièrement avec les Mongols sur leur appréhension des évolutions politiques et économiques propres à leur pays. Cette recherche s'appuie sur un grand nombre d'entretiens avec des chercheurs, des militants, mais aussi avec des décideurs politiques et économiques.

Au terme de cette expérience, il apparaît que le cas mongol constitue un terrain d'étude privilégié. La petite taille du pays en nombre d'habitants permet la mise en place d'études approfondies. L'ouverture politique et économique offre un accès à un grand nombre de documents officiels et de données. Enfin, l'accessibilité et la liberté de ton des Mongols eux-mêmes facilitent la mise en

œuvre d'un processus de recherche. Elles permettent d'avoir accès à un grand nombre d'acteurs, souvent très proches des centres de décision. La langue de bois n'est que rarement pratiquée et les personnes interviewées, même si elles occupent des fonctions élevées, ne cachent que rarement leurs pensées ou les critiques et griefs qu'elles nourrissent à l'égard de leur environnement de travail et des évolutions qui marquent leur pays.

Cet ouvrage se base plus particulièrement sur les résultats et les enseignements tirés lors de deux exercices différents, mais complémentaires. Le premier concerne la réalisation d'une thèse de science politique consacrée à la problématique du développement économique en Mongolie, soutenue à Sciences Po en 2017. Les lecteurs désireux d'approfondir certaines des orientations développées dans cet ouvrage pourront s'y reporter¹. Ils y trouveront notamment une description du cadre théorique sur lequel repose cette recherche, les enseignements que le cas mongol permet de tirer pour les grandes théories du développement économique, de la réforme de l'État dans les pays en développement ou encore pour comprendre l'influence du secteur minier sur le processus de développement économique. Ils y trouveront également une description détaillée des techniques d'enquête, des données collectées et des méthodes utilisées pour les interpréter, qui ont servi à formaliser et à valider les résultats présentés dans cet ouvrage.

Cette thèse a pris place dans un contexte particulier, celle d'une convention industrielle de formation par la recherche (CIFRE) conclue avec l'entreprise AREVA, aujourd'hui Orano. Cette entreprise, notamment deux des directeurs de sa filiale en Mongolie, M. Julien Babey et M. Thierry Plaisant, ainsi que les personnes qui y travaillent, ont joué un rôle essentiel dans ma découverte de la Mongolie. Ils ont rendu possible la réalisation de cette thèse dans des conditions optimales tout en m'assurant une liberté scientifique totale. Outre le plaisir que j'ai eu à travailler avec eux lors de mes divers voyages, outre les relations d'amitié que j'ai nouées avec nombre d'entre eux, ils m'ont apporté une grande aide dans la compréhension de leur pays.

1. Antoine MAIRE, *La Mongolie, entre dépendance et politiques développementalistes, 1990-2016*, thèse de science politique, Sciences Po – CERi, 2017, <https://core.ac.uk/download/pdf/153145431.pdf>.

<i>La stratégie mongole de développement et ses objectifs depuis 1990.....</i>	270
<i>L'affirmation d'une politique de développement composite.....</i>	273
<i>L'évolution de l'action économique de l'État.....</i>	276
Le financement du développement.....	278
<i>L'investissement public en Mongolie.....</i>	278
<i>Des fonds pour valoriser les ressources minières.....</i>	282
<i>Une Banque de développement.....</i>	288
Conclusion. La Mongolie, un État rhizomatique.....	299
Un interventionnisme croissant de l'État dans le développement.....	300
Démocratie et développement économique : une relation ambivalente.....	302
La démocratie comme garantie de sécurité.....	305
Un régime politique congruent au système social des Mongols.....	306
Entre dépendance et développementalisme : un État rhizomatique.....	309
Annexes.....	317
1. Carte administrative de la Mongolie.....	319
2. Carte géopolitique de la Mongolie.....	320
3. Données générales sur la Mongolie.....	321
4. Évolution de l'économie mongole depuis 1990.....	322
5. Objectifs de la stratégie de développement mongole.....	325
Index.....	327
Bibliographie.....	333

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr